

AJGAL TRILINGUAL MULTIDISCIPLINARY SCIENTIFIC JOURNAL

TACTIC Editions (TACTIC Consulting Group)

[www.dracaena-draco.com](http://www.dracaena-draco.com)

**L’IMAGE DE LA FEMME AMAZIGHE DANS L’ECRITURE FEMININE MAGHREBINE D’EXPRESSION FRANÇAISE**

**THE IMAGE OF THE AMAZIGH WOMAN IN THE FEMININE MAGHREB FRANCOPHONE LITERATURE**

Auteur (s) : **Ilham EL KAMANI**

Catégorie : Sciences Humaines & Littérature

Mis en ligne le 15 octobre 2024

AJGAL MULTIDISCIPLINARY SCIENTIFIC JOURNAL - TACTIC Editions : Vol. 1, Numéro 2

**L’IMAGE DE LA FEMME AMAZIGHE DANS L’ECRITURE FEMININE MAGHREBINE D’EXPRESSION FRANÇAISE**

**THE IMAGE OF THE AMAZIGH WOMAN IN THE FEMININE MAGHREB FRANCOPHONE LITERATURE**

**Ilham EL KAMANI**

[ilham.elkamani@etu.uae.ac.ma](mailto:ilham.elkamani@etu.uae.ac.ma)

Littérature francophone et comparée

Faculté des Lettres et Sciences Humaines, Tétouan

Université Abdelmalek Essaâdi

**Résumé :**

La femme, ses aspirations, ses droits, ses attentes et ses rêves inclus, est un sujet qui a fait couler beaucoup d’encre. Qu’elle soit mère, grand-mère, sœur, épouse ou amante, sa présence a toujours jalonné la scène littéraire maghrébine et a été traitée aussi bien par des plumes masculines que féminines. Or, parler d’une catégorie de femmes spécifique, en l’occurrence la femme autochtone, rifaine, chleuhe ou kabyle, mettre en lumière son quotidien, voire sa vie, a besoin d’un connaisseur de l’univers socioculturel de celle-ci.

Grâce à des autrices francophones d’origine amazighe, le lecteur est, désormais, capable d’appréhender/ de découvrir leur monde, de connaitre leur culture, les lois tribales qui régissent leur quotidien et ainsi répérer ce qui freine leur épanouissement. Marguerite-Taos Amrouche, Badia Hadj Nasser et Minna Sif ont bien voulu mettre à nu ces us et coutumes révolus qui empêchent leurs congénères de s’émanciper. Elles ont osé évoquer des sujets traités jusque-là en catimini, elles ont tout défié et préféré vivre en exil et en marge de leurs sociétés pour que la réalité éclate.

**Mots-clés** : Quête identitaire ; Emancipation ; Soumission ; Altérité ; Exil volontaire- Marginalisation ; Exil forcé.

**Abstract :**

Women, with all her aspirations, her rights, her expectations, and her dream, is a theme that much ink has been spilled on. Whether she is a mother, a grandmother, a sister, a wife, or a lover, her presence has always marked the Maghreb literary scene, as both male and female writers have addressed her.

In fact, to talk about a specific category of women, namely indigenous woman, whether they are Rifian, Chleuh, or Kabyle, and to shed light on their lives, requires an expert of their socio-cultural environment. Thanks to the Francophone Amazigh authors, readers are now able to understand their world, learn about their culture, and recognize the tribal laws that govern their daily lives, and the obstacles that hinder their development.

  Three Amazigh writers have willingly exposed these outdated customs and traditions that prevent their peers from emancipating themselves. They have dared to speak about topics that were previously discussed only in secret; they have defied everything and preferred to live in exile so that the truth would come to light.

**Keywords** : Identity quest ; emancipation ; submission ; otherness ; voluntary/forced exile- marginalization.

**Introduction**

Si l’écriture féminine, définie à ses débuts comme « une littérature du manque et de l’excès[[1]](#footnote-1) », s’est affirmée en France comme genre littéraire à part entière, et ce à partir de la fin du 19e siècle, grâce à des plumes comme celles de George Sand, Colette, Anna de Noailles, etc., elle ne s’est véritablement imposée qu’à partir de 1949, juste après la publication du Deuxième sexe de Simone de Beauvoir qui affirme que, dans leur combat « vers la libération », les femmes sont disposées à « chercher un salut dans la littérature. Elles en cherchent les causes de la condition que la société leur a faite.[[2]](#footnote-2) ». L’écrivaine française avait pour souci majeur de plaire à la gente masculine, comme le souligne de Beauvoir : « Il est naturel que la femme essaie de s’échapper de ce monde où, souvent, elle se sent méconnue et incomprise. […]Bien des raisons excusent sa timidité. Plaire est son seul grand souci ; souvent, elle a déjà peur, du seul fait qu’elle écrit, de déplaire en tant que femme.[[3]](#footnote-3) »

Défendre ses droits, être reconnue comme l’égale de l’homme et se proclamer porte- parole de toute une génération de femmes opprimées était, en revanche, l’objectif de la première génération des auteures maghrébines. Contrairement aux écrivains francophones qui avaient pour devoir de peindre la réalité socio-historique de leurs pays, de lutter pour la reconnaissance d’une identité collective autre que celle imposée par le colonisateur, les autrices maghrébines de langue française devaient combattre l’hégémonie masculine, l’ensevelissement et s’imposer en tant qu’entité libre, capable de se démarquer et de s’affirmer. Les pionnières de la littérature féminine maghrébine, dont la majorité a fait des études supérieures à l’étranger, ont opté pour la langue de l’Autre dans le but de faire parvenir leurs voix à un public qui saura comprendre leur souffrance, décrypter les messages cachés derrière leurs mots, compatir à leurs peines, et songer, pourquoi pas, à les défendre.

Or, quoique ces écrivaines aient pris la plume pour revendiquer leur identité, les protagonistes de leurs écrits étaient tantôt masculins, tantôt féminins et les thématiques traitées étaient presque les mêmes. Elles ne se sont guère intéressées à une couche sociale précise comme l’ont fait les trois auteures grâce auxquelles cet article se propose d’examiner l’image de la femme amazighe, depuis la décolonisation de leurs pays aux temps modernes.

1. **Marguerite-Taos Amrouche, une avant-garde féministe kabyle**

Devant la difficulté de définir la littérature, les théoriciens et les écrivains de la première moitié du XXe siècle, ont essayé d’élucider l’acte d’écrire, ses objectifs et ses portées. Ainsi, Marguerite Duras trouve que l’acte d’écrire permet de vaincre le silence tout en préservant la mémoire d’une société. « Mieux que la parole, l’écriture permet une évolution de la culture par une élaboration distanciée et critique de la pensée, la sienne propre et celle d’autrui. […] L’écriture est un système de représentation des idées qui possède sa propre autonomie, et notamment parce qu’elle constitue une sorte de mémoire externe (à la société comme à l’individu) et collective.[[4]](#footnote-4) », affirme-t-elle. L’écriture permet donc de rompre le silence et de dire l’indicible « qui s’appelle tout aussi bien l’inexprimable ou l’innommable, et qui est un nom qui ne nomme pas, ou plus exactement, qui désigne ce qui échappe à toute nomination. […] Le dire n’est jamais que défi à l’indicible et la pensée que dénonciation de l’impensé.[[5]](#footnote-5)»

En choisissant de dire l’indicible, Taos Amrouche a transgressé la loi qui stipule que « ce dont on ne peut parler, il faut le taire. » Elle a opté pour l’écriture afin de traiter des sujets considérés comme tabous dans la société maghrébine. Pour cette native de Tunis, d’origine kabyle : « Parler, il le faut, c’est cela, cela seul qui convient. Et pourtant, parler est impossible.[[6]](#footnote-6)» Or, rien pour cette ambassadrice de la culture kabyle n’était impossible. Au prix de la censure, du rejet, de l’exclusion, elle a défié le monde entier pour crier haut l’hypocrisie d’une société qui prétend être conservatrice alors qu’elle se trouve rongée de part et d’autre par tous les vices. A commencer par la pédophilie, l’homosexualité masculine et féminine et à terminer par la prostitution, le mariage forcé, l’adultère, et la liste est longue. En plus de la condition de la femme kabyle, son exil et son déracinement, Taos Amrouche traite d’un autre sujet, que peu d’écrivaines ont abordé à l’époque : la sexualité telle qu’elle est conçue et voulue par les femmes. Ce sujet et l’un des tabous qui passent sous silence dans une société comme celle des Kabyles, vu que ce qui a été apporté au nom de la narratrice prouve que la société maghrébine veut faire croire à la puberté et à la chasteté de ses concitoyennes sans que cela soit véridique. L’un des tabous traités en catimini dans la société maghrébine est l’homosexualité. Quoique ce sujet soit abordé dès les années 50 par des écrivains tels que Driss Chraïbi, l’un des premiers à évoquer les désirs sexuels de son narrateur lors de la période du jeûne du Ramadan, vient ensuite, dans les années 80, Tahar Ben Jelloun, Mohamed Choukri, Abdelhak Serhane et bien d’autres. Alors que la figure de l’amant fut introduite pour la première fois par Abdelkébir Khatibi. Du côté féminin, rares sont les écrivaines maghrébines qui ont traité des sujets desquels Taos Amrouche a choisi de parler.

Appartenant à une race millénaire, la femme amazighe est la gardienne des traditions, des us, voire du patrimoine tribal. Mais, tels qu’ils sont présentés dans les œuvres littéraires, ces us et coutumes ne font qu’ensevelir cet être qui aspire à la liberté, à l’épanouissement et à l’affirmation de son altérité. A travers son personnage tiraillé entre l’ici – la Kabylie, son pays d’origine- et l’ailleurs– La France, le pays d’accueil-, Taos Amrouche rapporte la souffrance de la femme kabyle telle qu’elle l’avait vécue enfant et telle qu’on la lui avait racontée. Aména, la protagoniste de son roman autobiographique, L’Amant imaginaire, publié en 1975, était en quête perpétuelle d’une identité spoliée. Elle s’est proclamée ambassadrice et conservatrice de l’héritage humanitaire et civilisationnel d’une race qui ne voulait plus d’elle à cause de sa religion. A travers le chant, les proverbes et la poésie, elle a raconté l’histoire de sa Kabylie : « Quand je chante les chants de ma race, c’est en moi que je les entends résonner, mais non autour de moi. […] Hier, en enregistrant pour la B.B.C avec Clémence, j’ai ressenti une émotion profonde à entendre ma propre voix, comme si elle appartenait à une autre.[[7]](#footnote-7)» Forcée de quitter son pays natal, elle s’est vue rejetée et par les siens et par ce pays d’accueil qui la considérait encore comme une colonisée : « Après-midi perdu : visite à cet homme politique palois qui n’a que mépris pour les colonies et les autochtones.[[8]](#footnote-8) », a déclaré Aména qui cherchait à intégrer la société française et à trouver une place parmi les siens.

Les tourments de cette jeune femme, qui n’est autre que l’alter ego de l’autrice, remontent bien loin puisque le lecteur découvre le statut et le vécu de la femme amazighe trois générations auparavant. En effet, les aïeules de celle-ci ont, apparemment, souffert de l’effacement, de la discrimination et de l’ensevelissement. Elles étaient forcées de se soumettre à la volonté tribale, de ne point dévier du chemin tracé préalablement par le patriarche ou celui qui remplit sa fonction, sinon c’est l’exclusion et le bannissement. L’exemple de la grand-mère d’Aména, Aïni et de sa mère Fadhma, en est la preuve : ayant refusé de revenir avec ses enfants, après la mort de son vieux mari, à la maison paternelle, préférant habiter seule, Aïni s’est vue exclue du cercle familial: « Mon oncle, qui était très grand, arracha une tuile du toit et la lui lança, heureusement sans l’atteindre. Il alla droit à la tajmâat, et prenant l’assistance à témoin il déclara : - ‘À dater de ce jour, je renie ma sœur Aïni. Elle est exclue de notre famille : quoi qu’elle fasse, quoi qu’il advienne d’elle, nous nous désintéressons de son sort. Elle nous est étrangère[[9]](#footnote-9).» Plus cynique encore, il est allé jusqu’à l’interdire d’assister aux funérailles de sa mère : « Ce qui lui faisait le plus de peine, c’était d’être séparée à jamais de sa famille. A mi-chemin entre Taourirth-Moussa-ou-Amar et Tizi-Hibel, il y avait un ruisseau où les femmes allaient laver leur linge. Tous les mercredis, jour de marché, ma mère et ma grand-mère s’y retrouvaient […] Mais un matin, ma grand-mère manqua au rendez-vous ; une voisine apprit à ma mère que sa mère était morte dans la nuit. Toute la journée, ma mère essaya de fléchir la volonté de mon oncle Kaci par des connaissances qui le supplièrent de la laisser entrer pour un dernier adieu à la morte ; mon oncle Kaci fut intraitable. Ma mère revint désespérée. [[10]](#footnote-10)».  Etant née hors de l’institution du mariage, Fadhma Aït Amrouche avait subi le même sort que sa mère. De peur de la voir tuée par ses oncles, sa mère l’avait donnée à des sœurs catholiques pour l’élever. Son christianisme était la goutte qui a fait déborder le verre. Sa tribu l’avait bannie et à jamais. Ne sachant où aller, elle s’est exilée, préférant élever ses enfants, christianisés et francisés, ailleurs que parmi les leur.

Dans son roman autobiographique, Marguerite- Taos Amrouche, la première femme écrivaine de toute l’Algérie, a rapporté l’histoire poignante de ses compatriotes qui ont été victimes de viol, de violence, de harcèlement, de pédophilie, etc. Des femmes qui étaient écrasées au nom des traditions et des lois tribales, qui s’étaient retrouvées marginalisées pour avoir osé choisir, elles-mêmes, leurs maris ou avoir tenu tête à leurs patriarches ou à leurs frères. Toutes ces injustices l’ont poussée à se proclamer défenseuse acharnée de la cause féminine. Au détriment de sa réputation et de son bien-être, elle a osé traiter des sujets tabous, dévoiler toutes les atrocités et la ségrégation que devait subir la femme kabyle et démasquer une société qui prétendait être conservatrice alors qu’elle était rongée par tous les vices et les tares. Elle en a payé un lourd tribut : son roman était censuré et interdit de vente en Algérie. Quant à elle, elle ne pouvait pas rentrer dans son pays natal car de confession autre que musulmane et de surcroit, une kabyle qui s’assume.

La souffrance de la narratrice est rapportée dès le commencement du roman. Celle-ci révèle, effectivement, l’impact négatif de l’éducation ancestrale sur sa personnalité : « Je revoyais mon enfance… Et brusquement m’est apparu que je n’avais plus de pudeur, ou plus exactement que la pudeur ne m’arrêterait pas. […]  La paix des oasis… Je n’ai jamais su ce qu’est le plaisir physique, tel que vous le dépeignent les livres. […] L’atavisme et l’éducation devaient me rendre difficile l’accès à ce bonheur[[11]](#footnote-11).» C’est ce qui l’a poussée, sans doute, avant le mariage, à expérimenter toutes sortes de jeux sexuels afin de retrouver ce plaisir charnel tant convoité. Pour cela, elle a eu des rapports physiques qu’elle qualifie de « Tragique aventure avec Robert- le premier homme. […] son fiancé durant 4 ans[[12]](#footnote-12).» Elle était initiée à la débauche enfantine dès son très jeune âge : « Jeux des lesbiennes » avec « la femme de ce bon Louis qui tenta de m’initier aux jeux des lesbiennes (je sens encore sur moi son sexe brûlant et velu : je devais avoir neuf ans)[[13]](#footnote-13)» et à celle juvénile lorsqu’elle était entretenue par Carmen : « sa voisine et compagne de classe plus âgée qui la renversait, lui relevait prestement ses jupes.[[14]](#footnote-14)». Devenue grande et mûre, elle se refuse au lesbianisme puisqu’elle décline les avances d’Alberte, une quinquagénaire qui « s’était dévêtue très simplement et en un clin d’œil à Saint-Cucufa et lui avait fait face.[[15]](#footnote-15) » Mais elle ne refuse pas de s’auto-satisfaire et avoue que la première fois où elle avait essayé c’était, par hasard, à Lisbonne où elle a failli être violée par un homme, de 30 ans son aîné. Elle raconte qu’après cette effroyable nuit : «Elle s’est enfuie dans un village perdu d’Estramadur […] Et c’est là, au fond d’une alcôve, dans le secret d’une obscure maison médiévale, que par hasard, elle découvrit ce plaisir. » Même mariée, elle avait essayé ou réessayé de se réjouir toute seule lors du séjour d’Olivier à l’hôpital : « J’étais retombée dans ce vice lorsqu’Olivier avait la jambe dans le plâtre », pour avouer quelques lignes plus tard : « Pour les rares fois où j’y ai cédé, c’était comme si je sombrais dans un cauchemar envoûtant d’où je ne voyais comment m’échapper.[[16]](#footnote-16)

Face à ces harcèlements sa réaction était tantôt le rire : « Je trouvais ça drôle, (avec la femme de Louis) […] J’avais plutôt envie de rire (avec Carmen)[[17]](#footnote-17) », tantôt « l’horreur » et « la honte insurmontable» d’être ainsi traquée par des hommes qui auraient pu avoir l’âge de son père. Ainsi, le rire qui l’étouffait au moment où elle était tout enfant (9ans), s’est vite transformé dès l’adolescence (15ans) en horreur, honte et abomination. Est-ce parce que l’âge et le sexe du pervers a changé ? Aména était harcelée par l’ami de son père, qui devait normalement être homme de confiance : « Gorzini ou plutôt Oncle Gorzini avait l’âge de mon père […] Il trouvait mille prétextes pour m’emmener chez lui. […] Ce qui lui permettait de glisser sa main dans mon corsage et frôler mes petites mandarines[[18]](#footnote-18)», et par la suite par leur voisin : « Tout comme l’affreux baiser visqueux que devait brutalement me donner, sur la bouche, vers l’âge de 15 ans, un voisin à grosse moustache qui, lui aussi, aurait pu être mon père. » Pire encore, elle a failli être « violée dans une boulangerie, tout contre sa maison.[[19]](#footnote-19) » Or, même si elle n’a jamais « aperçu l’appareil masculin » elle en est restée « obsédée durant des années. [[20]](#footnote-20)» Le choc et le traumatisme dus aux tentatives de viol et du harcèlement l’ont tellement affectée que son subconscient refuse de se rappeler ce qui s’était passé avec précision le jour où elle était sur le point d’être violée.

Bien d’autres sujets sont traités par l’autrice. Aussi, le mariage précoce regroupe-t-il, selon elle, tous les critères propres à la pédophilie : le mari est souvent un adulte, voire un vieillard comme c’est dans le cas de la grand-mère de Taos Amrouche, il viole une enfant qui ne dispose d’aucune maturité sexuelle, la prive de ses droits fondamentaux dont le droit à l’enseignement et au jeu, peut lui causer la mort ou la mutilation génitale, si jamais, elle enfante à un âge précoce. De plus, il est vrai que ces filles ont été initiées à tout ce qui a trait à leur rôle de futures épouses, aux obligations envers leurs maris, aux travaux ménagers, mais aucune éducation sexuelle ne leur était inculquée. Elles ne sont pas préparées psychiquement à ce qui les attend. Ce qui peut leur causer, suite aux viols réitérés, des sentiments de honte et d’humiliation qui peuvent les mener au suicide.

En faisant rappeler constamment à sa protagoniste l’âge de ses fiançailles, Taos Amrouche cherche à attirer l’attention sur un mal qui ronge en silence, non seulement la société kabyle mais aussi maghrébine. Masqué sous le voile du « halal » et du légitime, ce genre de mariage contribue au sous-développement des communautés et des pays vu les dégâts qu’il cause. Par ce fait, Taos peut être considérée comme une pionnière dans ce domaine car elle a osé traiter ouvertement de ce sujet. En plus de ses multiples casquettes (cantatrice, interprète, écrivaine, traductrice des chants de la minorité ethnique dont elle est issue …), c’est une féministe avant-gardiste qui a lutté contre la domination des genres, contre le despotisme patriarcal, contre des traditions révolues qui ne font qu’ensevelir la femme de plus en plus dans la servitude et la sujétion masculine, l’étouffer dans le but d’anéantir définitivement sa voix. Elle a ouvert la voie, partout dans le monde, aux ONG qui ont beau combattre pour lutter contre ce fléau, leurs efforts se heurtent à l’ignorance de certaines communautés. Son œuvre, marquée par une introspection et une critique sociale, dénonce les obstacles et le long chemin que doit parcourir la femme berbère avant d’atteindre son objectif. Ce chemin reste, certainement, long mais le fait de sensibiliser, de tirer la sonnette d’alarme en parlant publiquement des maux qui rongent la société kabyle est en soi un bon départ.

1. **Le sort de la femme rifaine dans Le Voile mis à nu de Badia Hadj Nasser**

Dix ans après la publication du premier roman écrit par une autrice berbère, Le Voile mis à nu change de cadre spatial vu que l’histoire commence à Tanger et s’achève à Paris, sans pour autant changer de thématique : le sort, l’image et le statut de la femme autochtone.

Psychothérapeute, conférencière et romancière, l’écrivaine tangéroise a opté pour un style osé, un langage subversif, une écriture singulière pour détruire l’hégémonie masculine et critiquer l’hétéronormativité.

Yasmina, la jeune héroïne, issue d’une famille aristocrate tangéroise a décidé de fuir son pays natal pour échapper à la forclusion qui lui était imposée. Refusant de se soumettre aux exigences et aux aspirations de son entourage, revendiquant les droits de son corps, lasse d’être chosifiée, étant initiée à la vie grâce à l’éducation qu’elle avait reçue au lycée français, elle a fait du scandale et de la vilenie ses armes et ses alliés pour dénoncer la marginalisation et la discrimination des siens. Voyant son rôle se limiter à celui de procréer et de servir comme objet de désir et de jouissance à un vieux mari, obligée de se préserver pour ne pas nuire à la réputation du patriarche, dégoutée d’être palpée par des marieuses qui s’assurent, à tout moment venant, si elle était prête ou non au mariage. Traumatisée dès son jeune âge par la vue de la circoncision de celui qui devait un jour être son mari : « Parce qu’il est allé en cachette laver sa blessure à l’eau de mer, Brahim voit «son corps couvert d’eczéma, le pus sortir du ventre, du front, des bras. La nuit, on l’attache pour qu’il ne se gratte pas. [[21]](#footnote-21)» Elle a décidé de tout chambouler, de tout rejeter et de s’aventurer dans des zones et des mondes obscènes.

Tout comme Aména, la protagoniste de L’Amant imaginaire, Yasmina Cheikh a été violentée, lésée, privée de ses droits et soumise. Pour cela, elle a décidé de se venger de cet entourage qui cherchait à la dompter en s’habillant comme les garçons, en participant à leurs jeux, en se bagarrant avec eux, en portant des shorts et escaladant des murs. Bref, elle faisait le contraire de tout ce qu’on attendait d’elle. Choquées par ses agissements, ses cousines la surnommaient : « El mascarado, l’homme masqué.[[22]](#footnote-22)»

Yasmina n’a jamais été soutenue ni par sa mère qui a confié son éducation à sa grand-mère et qui ne lui faisait appel que pour se vanter en français devant ses convives : « Le plus clair de son temps, ma mère le passe à recevoir et à rendre des visites. Je ne suis jamais avec elle.[[23]](#footnote-23)», ni par son père : « Mon père n’existe pas. Mon père, je ne le vois pas. Je ne le connais pas. Il fait des apparitions, le soir ou les jours de fête ; je lui baise la main.[[24]](#footnote-24) » A partir de sept ans, son père a commencé à la redouter, il s’est éloigné petit à petit jusqu’à ce qu’un voile s’établisse entre les deux. Depuis le jour où il lui a déclaré « avec une tendresse douloureuse : - Tu grandis ![[25]](#footnote-25) » rien n’est plus redevenu comme avant.

De plus, Yasmina a dénoncé le harem, elle l’a mis à nu en rapportant l’intimité de ses résidantes, leur hypocrisie, leur impiété, elles, qui feignaient la chasteté et la pudeur. Refusant l’automatisme, la sujétion, le mensonge et la supercherie de sa communauté, cherchant à s’imposer, en quête de sa propre identité, cette jeune femme s’exile volontairement pour se libérer et s’émanciper. Le chemin qu’elle avait choisi est, certes périlleux, mais, elle n’avait, selon ses propres dires, pas d’autres moyens pour affirmer son altérité et sa différence. Si Aména avait opté pour la conservation du lien qui la rattache à sa mère patrie, en chantant et en préservant le patrimoine ancestral, Yasmina, quant à elle, a décidé de couper les ponts, de se révolter en détruisant ce corps que la famille s’est appropriée dès sa naissance. Elle s’est enlisée dans la débauche, a pris pour compagnons amants et amantes, tout âge confondu, s’est volontairement détruite en vue de transmettre un message à ceux qui ne la voyaient que comme un objet de jouissance : « Je serai le joyau dont un homme sera fier d’orner sa maison. La vogue est aux filles instruites. On m’envoie donc au lycée, on m’enseigne le piano et des langues. Je suis un animal rare. Qui ne voudra se l’approprier ? [[26]](#footnote-26)»

En agissant de la sorte, Yasmina Cheikh visait à détruire les canons, elle luttait pour la reconnaissance des droits des femmes. Elle juge qu’il est temps que celles-ci soient autonomes, se sentent libres, répondent de leurs actes et soient maitresses de leur sort. Chose qui semble difficile à réaliser vu que la destinée de cet être est la même, et ce aussi bien en Orient qu’en Occident comme le précise de Beauvoir dans l’introduction de son ouvrage Le Deuxième sexe : « Elevées par des femmes, au sein d’un monde féminin, leur destinée normale est le mariage qui les subordonne encore pratiquement à l’homme ; de solides bases économiques et sociales. » Effectivement, l’oppression et la marginalisation de la femme rifaine est semblable à celle de la famille kabyle : Mayassa, une des amantes de Yasmina Cheikh déclare avoir fui sa Kabylie qui lui refusait la liberté et l’épanouissement qu’elle acceptait, en revanche des occidentales : « Cette société, je la hais. […] Cette société, je l’avais haïe, déjà enfant. Un de mes frères rêvait tout haut :’On embarquerait toutes les femmes arabes, à la mer ! On ramènerait des occidentales. » Elle pleure avant de poursuivre : « A cause de cette société, j’ai raté mon enfance, mon adolescence, mon amour, ma vie de femme. [[27]](#footnote-27)» Yasmina n’hésite pas d’appeler Mayassa : « Ma Kabyle, ma cousine, ma sœur.[[28]](#footnote-28) ». Ainsi, l’autrice met en exergue le rapprochement des deux femmes autochtones, marginalisées et victimes des mêmes injustices et offenses. Femmes qui étaient chassées par les siens et, accueillies par ceux qui étaient un jour leurs ennemis : « Mayassa issue de cette terre sœur qui s’est battue héroïquement pour sauvegarder son nom. [[29]](#footnote-29)». Le paradoxe est que cette terre avait sauvegardé son nom et perdu ses citoyennes.

Arrivant au point du non-retour, ayant tout perdu, ne pouvant plus s’arrêter, Yasmina a décidé d’universaliser sa cause, elle ne défendra, désormais, pas uniquement les autochtones de sa communauté ethnique, mais toute femme opprimée, vivant sous un régime totalitaire. C’est ainsi qu’elle s’est proclamée porte-parole de ces saoudiennes obligées de se voiler avant de sortir, de ces algériennes forcées d’être munies d’un certificat de virginité pour accomplir le mariage, des libanaises vendues toutes jeunes à de riches prétendants et de bien d’autres femmes écrasées. Sa mission dépasse alors son moi pour faire de la cause de ses congénères sa raison de vivre et d’épanouissement.

1. **La femme du Souss : défis et mal de vivre**

Trente-huit ans après la publication de L’Amant imaginaire de l’écrivaine kabyle Marguerite- Taos Amrouche, le vécu et la condition de la femme berbère semblent ne pas avoir changés du moment que la majorité, sinon la totalité, des femmes de Massalia Blues de l’écrivaine francophone d’origine chleuhe, Minna Sif, reflètent l’image de la déchéance, de l’effacement et du nihilisme.

Toutes analphabètes, pauvres et naïves, elles ont quitté un jour leur pays natal dans l’espoir de trouver une vie meilleure dans l’Hexagone. A part la narratrice, Antoinette, écrivain-public d’origine marocaine, toutes les autres figures féminines sont négativement présentées. Qu’il s’agisse de prostituées ou de vieilles hadjettes, elles reflètent toutes le même prototype : celui de femmes soumises, ignares et discriminées. Ces femmes souffrent du dédoublement, du déracinement et d’une perte identitaire, elles vivent et meurent en marge de la société. Quoique les temps changent, l’histoire de ces femmes reste immuable. C’est le même sort et la même souffrance qui se répètent : l’histoire de la mère du protagoniste, de sa grand-mère et de son arrière-grand-mère en est la preuve. Tout comme dans L’Amant imaginaire et Le Voile mis à nu, la femme est présentée comme un objet. Elle est chosifiée, exploitée et effacée suite au despotisme exercée sur elle depuis son jeune âge. Prenant pour exemple, la première femme de Said Ganga, le grand-père du protagoniste Brahim. Cette enfant était violée, au vu et au su de tout le village, par son cousin Said, dans le but de s’approprier les terres fertiles que lui avait léguées son père. Elles ont été privées de nourriture, abattues et maltraitées sa mère et elle : «  « Ima ! Eloigne tes vilaines mains.[[30]](#footnote-30) » Son gendre lui tapait sur le crâne s’il la surprenait en train de boire l’huile d’olive en cachette. Etant avare et sceptique, de crainte d’être dévalisé, Ganga inspectait le loquet des greniers matin et soir. Fatèm et sa mère profitaient de ce bref instant pour chercher dans les recoins de la maison de quoi manger : « La vieille se jetait sur le bidon de plastique et lampait de larges rasades d’huile d’olive à plein goulot, […] enfonçait les deux poings jusqu’aux coudes au fond du vase en terre cuite où l’on conservait le beurre rance, […] remplissait ses poches de figues sèches.[[31]](#footnote-31) » Ne supportant plus cette vie miséreuse, Fatèm s’est suicidée. De son vivant, personne n’a daigné la défendre par peur du scandale – Said Ganga les faisait chanter- Une fois morte, le grand-père a chassé sa belle – mère de sa demeure, s’est remarié et a poursuivi sa vie comme si de rien n’était.

A travers l’histoire du protagoniste, se brosse le portrait de femmes enlisées dans la superstition, l’ignorance, la sorcellerie et les traditions transmises de génération en génération. Des femmes en lutte perpétuelle pour survivre et s’imposer. La figure de la femme présentée dans l’ouvrage est une figure des plus dévalorisantes. Zina la morte, Fadéla la dégourdie, Fatima Kader, Haffida l’entremêleuse, Lalla Saâdia, Baya, la petite dame et bien d’autres, sont toutes des femmes minoritaires mises à l’écart de la société. Elles sont victimes d’une double marginalisation. Suite au séisme qui avait détruit leurs douars enclavés dans le Haut-Atlas, certaines ont péri sans pouvoir affirmer leur identité. Elles ont rempli le rôle auquel elles étaient prédestinées, celui d’épouses, de mères et de grand-mères protectrices du patrimoine ancestral. Elles avaient consacré leur existence à enfanter et à élever des filles qui, une fois grande, seront le même prototype que leurs prédécesseures. Celles qui ont survécu au séisme se sont exilées en quête d’une vie meilleure. Lasses de ne pas être prises en charge par l’Etat français, désespérant d’améliorer leur vécu, elles se sont retrouvées dans la même précarité que celles laissées au bled. Cette situation les a poussées à former leur propre communauté au pays de l’exil volontaire. Communauté des délaissées, des citoyennes de second degré et des exclues. Elles se sont épaulées pour lutter contre l’oubli, la discrimination et la ségrégation. Leur union faisait leur force. Ce sentiment d’appartenance à un groupe, cette identité collective leur permettaient de dépasser leur crise identitaire.

Les femmes dans cette œuvre se répartissent en deux catégories : celles du douar - toutes des connaissances ou de la même famille du héros - et celles venues chercher un meilleur avenir à Marseille. Le point commun entre ces deux catégories est bel et bien la soumission et la discrimination. Les histoires rapportées par le héros témoignent du calvaire, voire de l’enfer où vivent ces femmes au sein de leur tribu. L’histoire de la mère de Fatima Kader, entre autres, témoigne de l’injustice que devait subir la femme soussie. Ayant passé sa vie dans les champs, étant tombée malade à cause des cors apparus sur ses pieds à force de rester debout du matin au soir. Au lieu de la récompenser pour ses sacrifices, le mari l’a quittée en raison de ses « phalanges enkystées[[32]](#footnote-32) ». Il a fait d’elle la risée du douar de telle manière que « les gens venaient de loin s’enquérir de l’épouse aux sabots calleux.» Il les a abandonnées à leur sort sa fille et elle, a épousé une enfant avec le prix obtenu suite à la vente de sa propre fille. La mère s’est réfugiée dans un mausolée où elle a vécu jusqu’à la fin de ses jours. La fille travaillait comme petite bonne au service d’une riche famille. Ne pouvant plus supporter d’être violentée par sa patronne ou violée par le propriétaire de la maison , Fatima Kader a fini par s’enfuir avec un français qui l’avait abandonnée « pataugeant dans son urine dans une chambrette de la vieille ville », elle « s’est mise en ménage avec un garçon qui projetait d’émigrer à Nice[[33]](#footnote-33)» et qui l’avait abandonné à son tour, avec un enfant illégitime, une fois en France.

Pour ce qui est des émigrées, analphabètes, non formées ou initiées à un métier, celles mariées, faisaient avec les moyens de bord, ce peu qu’elles possédaient pour bien élever leurs enfants, elles négociaient au marché hebdomadaire, suppliaient pour que les vendeurs leur réduisent le prix et essayent de faire le plus d’économies possibles pour mener une vie décente; les célibataires, par contre, n’avaient que le vieux métier du monde pour gagner leur vie. Une fois âgée ou incapable de travailler, elles se repentissent et essayent de faire du bien avant de trépasser. Zina la morte, la petite dame, Leïla, Radia et bien d’autres prostituées racontent leurs vies pour dénoncer la négligence dont elles étaient victimes. La petite dame, vécue et morte sans que le lecteur découvre son vrai nom, était bannie par sa propre famille car elle était de couleur différente de celle de son frère. Elle devait porter celui-ci sur son dos toute la journée, faire le ménage, aller et venir sans le poser par terre. Sa mère la frappait et l’insultait car elle jugeait sa naissance comme une infamie. Pour se débarrasser d’elle, elle l’a placée comme petite bonne chez une famille. La petite dame était maltraitée par ses patrons : elle était nourrie de « pain rassis et de bouillie d’orge », dormait à tour de rôle avec les autres fillettes car la besogne n’attendait pas. Elle devait supporter toutes ces atrocités pour gagner assez d’argent qui servira à « nipper son frère et à l’envoyer à l’école.[[34]](#footnote-34) »

Affamée, elle « raclait le fond des tajines et volait les restes que l’on jetait aux chiens de la maison. » L’instinct de survie la poussait à se comporter comme un animal. Pour nourrir son corps chétif, elle se changeait en chien : « Une fois, le dogue du maître n’a pas voulu lâcher prise. On grognait tous les deux en se disputant un lambeau de gras mouton. Ce chien pouvait me dévorer, sa mâchoire parlait pour lui, des crocs à broyer la caillasse des chemins et je n’avais que la peau sur les os.[[35]](#footnote-35)» L’enfant était prête à manger un morceau de viande qu’un chien tenait entre ses crocs. En grognant comme l’animal, elle a oublié qu’elle était humaine, elle se comportait comme un être primitif, barbare qui se bat avec des bêtes sauvages pour assurer sa survie.

Sa chute ne s’est nullement arrêtée là, elle s’est réfugiée dans un bordel pour manger à sa faim. Elle a vécu au milieu de la pourriture toute sa vie, a fini au dépositoire d’un hôpital et était inhumée loin des siens, dans un pays qui l’a privée de ses droits, ne l’a pas traitée à sa juste valeur et qui ne le fera pas une fois morte. Même les connaissances de la rue qui étaient venues lui jeter un dernier coup d’œil ne se souciaient guère de son sort : certaines semblaient affligées puisqu’elles « pleuraient en s’étreignant avec des effusions de braves filles. » D’autres, « les cheveux coquettement méchés, étaient occupées à d’âpres négoces, le téléphone collé à l’oreille et la voix animée. » Elles ne manquaient pas de critiquer l’aspect de la morte : « - Ce n’est plus elle. On jurerait un petit singe battu au fouet. La malheureuse a entrevu l’enfer et ses péchés. Dieu est grand ! Quelle figure d’encre noire ! Nous y passerons toutes ![[36]](#footnote-36) » Même morte, la petite dame est critiquée pour la couleur de sa peau. L’exemple de cette dame prouve que la déchéance humaine ne peut atteindre un niveau plus bas. Des gens qui ont consacré toute leur vie à leurs proches se retrouvent abandonnés et délaissés par ces mêmes proches, une fois âgés et incapables de produire.

L’épisode de cette haddaouie que le frère avait vendu aux enchères et encaissé le prix, des femmes exclues par leurs belles-mères du foyer conjugal pour être stériles, des fillettes mariées à un âge précoce et bien d’autres récits sont autant d’histoires qui témoignent de cette image sombre et de l’atrocité du vécu de la femme chleuhe.

L’éveil et la prise de conscience sont des points qui relient les trois ouvrages. Tout comme l’héroïne du Voile mis à nu, certaines femmes telles que Baya, la cousine de Fadéla, la mère du protagoniste, ont fini par se soulever contre l’oppression. Baya a défié la suprématie masculine et a lancé injures et cailloux contre la voiture de l’instituteur qui incitait son cousin à la débauche. Les femmes du douar, passives au début, ont fini par l’encourager par des youyous. Haffida, la grand-mère du protagoniste, menaçait de quitter son mari emportant avec elle sa progéniture si celui-ci s’avisait encore à l’insulte ; Fadéla la dégourdie refusait de céder aux caprices de son époux, jaloux de son propre fils ; Leïla, la maitresse du père du protagoniste, lui refusait l’accès à sa chambre et le chassait du bordel quand ce dernier la réprimandait pour s’être exposée, durant son absence, à la fenêtre, et les exemples sont bien nombreux dans cet ouvrage. Ces écrits sont-ils assez suffisants pour attirer l’attention sur le vécu et la situation de la femme amazighe? Sûrement pas. Mais, l’éveil est bien là et c’est un bon début.

**Conclusion**

Les trois écrivaines ont retracé la vie des femmes de leurs communautés. Quoique les espaces géographiques soient éloignés les uns des autres, la discrimination, la marginalisation, l’oppression les rapprochent. Se révolter pour les unes est l’unique solution pour sortir de leurs cocons, se lamenter, lancer des jérémiades interminables est l’option choisie par les autres. Au détriment de leur réputation, de leur bien-être et de leur confort, elles ont crié leur détresse afin de se libérer. Elles ont transgressé les lois tribales, tout chamboulé pour s’émanciper. Ces figures féminines avant-gardistes luttent pour affirmer leur identité et leur altérité, s’imposer en tant qu’égales des hommes et non des subordonnées. Elles aspirent à la modernité, à l’amour et à la réconciliation avec elles-mêmes avant de l’être avec les siens qui ont besoin de les accepter, et le plus important, de se rendre compte que l’air du temps change. C’est bien, voire primordial de maintenir les traditions qui font la spécificité de ces sociétés millénaires, mais sans que cela soit au dépends du bonheur des femmes qui n’ont pas choisi de rester toutes leur vie sous les décombres. Il faut donner à ces femmes une chance pour ressusciter et s’épanouir car cela ne peut être qu’un atout et un enrichissement pour leurs pays.

**Bibliographie :**

Sif, M. (2013). Massalia blues. Paris: Alma Éditeur.

Duras, M. (2002). Écrire. Paris: L’Harmattan.

Hadj Nasser, B. (1985). Le voile mis à nu. Paris: Éditions Arcantère.

Béatrice, S. (1981). De la littérature féminine à l’écrire-femme: différence et institution. Littérature, (44), 51-71.

De Beauvoir, S. (2003). Le deuxième sexe: L’expérience vécue (Tome II). Paris: Gallimard.

Amrouche, M.-T. (1975). L’amant imaginaire. Paris: Éditions Joëlle Losfeld.

Jabès, E. (1985). Le parcours. Paris: Gallimard.

1. Salma BEATRICE, « De la littérature féminine à l’écrire- femme », in : Littérature, n°44, 1981, L’institution littéraire II, p.51-71 [↑](#footnote-ref-1)
2. Simone DE BEAUVOIR, Le Deuxième sexe, Paris, Gallimard, 2003, t. II, p.620 [↑](#footnote-ref-2)
3. Ibid., p.624 [↑](#footnote-ref-3)
4. Marguerite DURAS, Ecrire, Paris, L’Harmattan, 2002, p.20 [↑](#footnote-ref-4)
5. Edmond JABES, Le Parcours, Paris, Gallimard, 1985, p.87 [↑](#footnote-ref-5)
6. Maurice BLANCHOT, La Part du feu, Paris, Gallimard, 1980, p.129 [↑](#footnote-ref-6)
7. Ibid. p.68- 232 [↑](#footnote-ref-7)
8. Ibid. p.17 [↑](#footnote-ref-8)
9. Ibidem. [↑](#footnote-ref-9)
10. Ibid.p.23 [↑](#footnote-ref-10)
11. Ibid.p.24 [↑](#footnote-ref-11)
12. Ibid.p.24-27 [↑](#footnote-ref-12)
13. Ibid.p.25 [↑](#footnote-ref-13)
14. Ibidem. [↑](#footnote-ref-14)
15. Ibid.p.245 [↑](#footnote-ref-15)
16. Ibid.p.261 [↑](#footnote-ref-16)
17. Ibidem. [↑](#footnote-ref-17)
18. Ibidem. [↑](#footnote-ref-18)
19. Ibidem. [↑](#footnote-ref-19)
20. Ibid. p.26 [↑](#footnote-ref-20)
21. Ibid. p.17 [↑](#footnote-ref-21)
22. Ibid. p. 75 [↑](#footnote-ref-22)
23. Ibid.p.23 [↑](#footnote-ref-23)
24. Ibid. p. 67 [↑](#footnote-ref-24)
25. Ibid. p. 70 [↑](#footnote-ref-25)
26. Ibidem. [↑](#footnote-ref-26)
27. Ibidem. [↑](#footnote-ref-27)
28. Ibidem. [↑](#footnote-ref-28)
29. Ibid. p. 247 [↑](#footnote-ref-29)
30. Minna SIF, Massalia blues, Paris, Alma Editeur, 2013, p. 217 [↑](#footnote-ref-30)
31. Ibid. p.298 [↑](#footnote-ref-31)
32. Ibid. p. 67 [↑](#footnote-ref-32)
33. Ibid. p. 94 [↑](#footnote-ref-33)
34. Ibidem. [↑](#footnote-ref-34)
35. Ibid. p. 94 [↑](#footnote-ref-35)
36. Ibid. p. 97 [↑](#footnote-ref-36)